

JONATHAN HARNOIS

Je voudrais me  
déposer la tête

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore



Je voudrais me  
déposer la tête

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

☎ 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-02-8 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-30-1 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-31-8 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Jonathan Harnois, 2005

Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2005

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*

Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Photo de la couverture :*

Brigitte Henry

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

J O N A T H A N   H A R N O I S

# Je voudrais me déposer la tête

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



*À Édith*

*À Maxime*



**VENDREDI ET SAMEDI**, nous sommes gardiens de nuit là-bas. C'est un immense et lugubre bâtiment séparé en usines, ateliers et entrepôts. Toute la nuit nos pas font écho dans la noirceur sèche, à l'ombre d'immenses façades. Toute la nuit, nous sommes les guetteurs impuissants d'un squelette aux artères innombrables, allant et venant, sans fin, sur les tapis de poussière. Nous parcourons des kilomètres, somnolents. C'est un sale boulot de mort vivant.

Ces soirs-là je ne vis pas. Je retiens mon souffle et je serre les dents... comme sous le joug d'une sentence. Je pars assez tôt de chez moi. Félix passe me prendre. Nous quittons Le Gardeur en silence, et nous ne dépassons pas les limites de vitesse. Nous sommes là, blêmissants. Attentifs et sans mot. Jeunes esprits promis aux tourments du destin, forgeant leur armure, sans bruit. Sur l'autoroute les lampadaires défilent, et nous redoutons la nuit.

C'est dans ces moments-là que j'ai l'impression de connaître Félix depuis toujours. Et lorsque nos regards se croisent, je sais que c'est pareil pour lui...

Nous laissons la bagnole dans le stationnement de l'asile psychiatrique avoisinant les bouches du métro Honoré-Beaugrand. Juste avant de plonger sous terre, je croque une poire, histoire de manger un peu de vie. Ensuite le convoi nous emporte dans plusieurs gouffres. Les néons trahissent tous les visages. La foule retient son souffle, anesthésiée.

Arrivés à destination, les portes s'ouvrent devant nous en un grand bruit, comme une expiration impatiente. Nous atteignons enfin l'extérieur, mais c'est pour passer d'un mal à l'autre; d'un trauma sec à un trépas humide. Nous marchons un peu vers le sud, bifurquons vers l'est, rue Marseille, trois minutes encore et nous y voilà. Dickson-Hochelaga, c'est là que nous palpitions de sept à sept Félix et moi. Je suis déjà fatigué. Montréal je sombre en toi.

Nous entrons là-bas dans ce géant de clôtures et de murs, un complexe industriel qu'ils appellent... Nous passons la nuit à tout huer, à marcher

dehors, dedans, mais l'un ou l'autre c'est gris, hostile, toujours pareil, et même si nous voulons nous faire forts, et être imperméables autant qu'on le peut, nous sommes entourés d'un fouillis inhumain, et ça place sur nous au petit matin, alors que notre ronde s'achève et que la nuit s'étirole, une sorte de mort, un frimas. Dehors les nuages sont mats, ils se plissent devant la lune, très loin là-haut, comme les couennes de l'enfer.

Nous sommes abominés de ne rien voir de frais, de vert ; c'est partout recouvert de béton : les prés sont du bitume lisse, les arbres sont des cheminées, et les êtres... les êtres s'effacent, ne se montrent que pour blasphémer en vain, et lever leur petit poing en l'air... avant que leur corps douloureux ne se replie sur lui-même. Les êtres sont comme tout ce qui les entoure. Ils marchent comme on rampe, ils se sentent vermines, et ça ne leur dit plus rien l'océan. La mer est une légende. La forêt une comptine. Ils ont abandonné. Ils ont les yeux blessés, le regard blessant, et ils n'aiment pas leur vie, parce qu'ici, tous les efforts ont des lierres.

L'automne commence à se faire froid.

Pour se réchauffer les mains, nous avons les clés du garage de l'aile B. Mais c'est un endroit, celui-là, qui crée d'autres malaises. Nous nous retrouvons enfermés entre les quatre murs que des ouvriers, les mêmes chaque jour, voient toute leur vie. Et nous nous sentons un peu dans des morceaux d'habitudes étrangères, l'épaisseur d'un autre quotidien, dont nous ne voulons rien savoir ni toucher ni connaître. Sur les établis, il y a des revues de jeunes femmes nues. Et sur la grille d'aération, des papillons morts, entassés. Ça sent l'huile, le carton, la fumée, la sueur... alors nous ressortons bien vite.

Nous passons douze heures là-bas comme sur une autre planète, à écouter les usines enfler, au loin. À les sentir rire comme un ronflement de la terre. À les pointer avec nos voix éteintes. Et plus ça va plus il se fait tard. Le matin arrive et nous vacillons. Je sommeille, me résigne...

Mais, voilà. Déambuler dans les tristes décors jusqu'au lever du soleil, ça ne donne pas les meilleures pensées. J'y peux rien, et Félix il parle comme ça.

Bientôt je le sens, il démissionnera.

**APRÈS L'ENFER** de la fin de semaine, il nous faut à chaque fois au moins deux jours pour rattraper la course du soleil. Lundi et mardi, jours de limbes, jours suspendus, nous sommes entre deux mondes, sur la corde raide entre deux royaumes. Nous allons à nos cours avec nos cernes morbides et quand les professeurs nous voient entrer dans la salle de classe ils hochent la tête. Nous errons dans le brouhaha du cégep, avec un sentiment de distance, d'irréalité. Dans le quotidien monochrome où tout va très vite, nous sommes des oiseaux qui somnolent sur les fils électriques... Le mercredi, nous renaissions, sachant que le soir venu, tous rassemblés près de l'étang au fond de la cour chez Vincent, la fête nous réanimera. Vincent, c'est le grand frère d'Andelle, un type adorable que tout le monde respecte. Il termine un bac en linguistique et travaille au magasin de BD en face du cégep. Il loue une petite maison rouge dans le rang Pointe-du-Jour Nord, au beau milieu des champs de maïs. Le premier voisin est à plus de trois cents mètres, alors c'est l'endroit idéal pour boire et hurler comme des loups.



**LA LUMIÈRE** est revenue dans mon petit cœur alors que se déploie devant moi une exquise saoulerie.

Nous y voilà, mercredi. La nuit. La journée à l'école ne s'est pas trop mal passée.

Je ne cherche pas de sens à tout ceci : l'alcool à flot dans nos jeunes veines, la drogue avalée, les corps de braise qui se frôlent et font voler dans la nuit d'automne des tisons, de l'euphorie. Vincent, Félix et moi partageons une bouteille de whisky empruntée aux parents. Nos regards se croisent, nos mots se lovent, la conversation est une aurore. Rien n'existe que nous. Nous sommes là, fusionnés, siamois de cœur, à discourir des choses les plus simples et les plus honnêtes. Nous sommes là, au beau milieu de cette cour. Les autres nous entourent. Des rires. Des verres vides. Des guitares. Le feu si bien entretenu. Le feu comme une émotion appartenant à la saison elle-même. Rien ne manque, me semble-t-il. Rien ne manque car l'amitié est là, pure et palpable, dans leurs yeux. Dans leurs yeux tout se forge. Tout naît d'eux, tout sort de leur visage. Et parmi les ombres qui vacillent, Félix dit :

— M'accompagnez-vous ?

— Où ça, Vincent demande ?

— En bas, à la rivière...

Nous nous baignons souvent, à l'automne, quand les temps plus froids viennent embaumer l'air. C'est une sorte de défi. Le dernier qui sort de l'eau mérite le meilleur lit, le soir venu. Les autres se contentent de canapés ou de matelas de camping.

Nous dévalons la pente en courant, le ventre serré par le rire. Je me dis qu'il faut que ça continue, que toute ma vie ne doit plus être que cela, à jamais : une série de soirs de fête, dans la musique, les corps enivrés qui se rapprochent

et les cœurs grisés qui s'interpellent. Je regarde Félix dégringoler la pente avec son sourire d'ahuri. C'est un colosse au visage sanguin avec une barbe négligée et de longs cheveux lourds. Au fond de son visage, des yeux bleu-noir transpercent tout. Au devant, un menton moqueur s'avance sous une bouche expressive, une bouche à mille sourires et à mille moues. Il a de grandes mains qui sont des cataplasmes contre les pleurs. Félix. Il est beau. C'est un grand diable qui semble dressé comme un mur de Chine... qui semble planté là dans la vie avec des racines de chêne... mais moi je sais qu'à l'intérieur ça tremble et ça titube...

Sur la rive, parmi les quenouilles et les herbes longues, nous voilà complètement nus sous une lune aussi blanche qu'un œil de vitre. Nous hésitons un peu ; l'eau a l'air très froide. Félix met son chapeau sur sa tête, nous échangeons quelques regards défiants et sans plus attendre nous nous lançons.

Mes idées se répandent autour de moi, certaines restent à la surface de l'eau, d'autres coulent. Se sentir animal enfin.

Éprouver l'existence à la seconde près, scrutée dans les moindres textures. La vie réelle, saisissante sur la peau, hurlante dans le cœur. Nous sommes un sanctuaire d'orages. Nous sommes l'écho d'un cri sans âge. Je sens tous mes sens captivés. J'entends plus lointain, je respire plus creux. L'eau froide fait vivre mon corps aviné, par contraste, par brûlure.

L'Assomption, ce soir, tu es le berceau du bon temps. L'Assomption, ce soir, le réel expire dans ton étang... par un frisson de vertige qui prend forme dans nos ventres, qui s'en va dans l'eau pourpre et qui reste solide, uni, coagulé. Un frisson qui ne s'évaporerait jamais, simulacre de la vie. Car nous sommes là, murmurant dans l'embrun nocturne un langoureux géronimo, soupirant notre puissante jeunesse, nos rêves, nos pensées de feutre, toujours en faveur d'un peu plus de lumière, d'un peu moins de sacrifice. Je ne sais pas quels mots décriraient le mieux l'état qui anime mon être en ce moment... il faudrait une musique, plutôt... une musique d'anges et de démons qui se mélangeraient, une mélodie à mille étages... des instruments inconnus, des voix d'ailleurs, mais de toutes parts les soupirs viscéraux de la profondeur des corps... comme le son de nos âmes qui s'évideraient, se déverseraient, géantes, titanesques, dans les tourments liquides de l'étang.

Je regarde Félix, toujours encore avec son vieux chapeau sur la tête, un bicorne de gangster tout déformé par les matchs de lutte dans le gazon. Le cuir est grafigné d'aventures. Les bords sont recourbés par tous les doigts qui l'ont empoigné. Il a tout vu, ce chapeau. Tout : les longues marches entre le collègue et le quai de Saint-Sulpice, les multiples *delirium tremens*, les nuits de veilles assassines à Montréal quand le boulot nous étouffe et que l'aube n'arrive pas, les matins d'école aux odeurs de café quand le rideau des paupières est très lourd, les tempêtes de neige, les tempêtes de nerfs, toutes ces situations pas croyables qui nous unissent si fort... Félix dit que son chapeau le protège, qu'il l'aide à calmer le chaos qui danse dans son crâne. Ce n'est que de la poésie, je sais bien...

Au fil des multiples beuveries qui ont eu lieu depuis l'adolescence, nous lui avons imputé certaines vertus magiques. Il a jeté un sort à chacun de nous. Par exemple, moi, quand je le porte, je me transforme en mime. Vincent, lui, paralyse de la jambe droite et marche à cloche-pied. Andelle, quant à elle, vocifère à tue-tête des compliments et des mots tendres. Seul Félix porte le chapeau sans handicap.

Ça nous est venu comme ça. C'est un prétexte pour déconner...

À l'intérieur, c'est plein de nos graffitis improvisés. Tous ont écrit dedans, un jour ou l'autre. Tous ont laissé leurs traces, leurs petits mots et leurs petits dessins approximatifs.

Vincent sort de l'eau le premier. Il rit. Il tremble :

— Vous êtes fous.

Alors c'est entre Félix et moi, désormais et comme toujours. C'est un duel complice entre frères. Une compétition loufoque, un jeu saugrenu qui nous appartient. D'habitude, c'est toujours lui qui gagne. Il est plus endurant que moi peut-être, ou plus fou...

— Ludovic ?

— Qu'est-ce qui te prend, je demande surpris ?

— De quoi ?

— Tu ne m'appelles jamais comme ça.

C'est vrai, il m'a toujours appelé seulement Ludo...

— ...

— T'as quelque chose à me dire... avant d'abdiquer ? Rires et tremblements.

— Je deviendrai bleu, j'aurai les veines au visage et j'aurai l'air d'un lézard dans le formol avant d'abdiquer, Félix me répond.

Fou rire, souffrance et engourdissement. Le chant des grillons nous encercle comme le murmure d'une foule fantôme.

— Ludovic.

— Quoi ?

— Te souviens-tu à la Saint-Jean-Baptiste, sur le toit de ma maison, quand tu m'as dit que tu allais partir en voyage ?

— Oui.

— C'est toujours dans l'air ?

— Oui.

— Je suis content pour toi.

— Je n'ai pas le choix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais pas, j'ai besoin de partir... j'ai besoin d'errer... ici, les obligations deviennent trop vite des habitudes et... Est-ce que tu as froid ?

— Pas plus que d'habitude.

— Tu es un foutu menteur ; je te vois trembler...

— Non, je ne tremble pas.

— Allons, tu grelottes comme un caniche...

— Je te dis que je ne tremble pas !

— Et tu as les lèvres toutes bleues !

— Ludo, il fait tellement noir que tu me vois à peine, alors pour ce qui est des lèvres...

Nous entendons l'écho de la fête et, au travers des branches, nous entrevoyons le feu qui danse. Il fait très froid, je fronce le visage. Je me débats un peu dans l'eau et je dis :

— La semaine de congé approche, te rends-tu compte ?

— Oui...

— Ton père nous prête toujours la chaloupe ?

— Oui...

— Quoi, qu'est-ce que tu as ?

— Je n'ai rien.

— Tu fais un drôle de « oui ».

— Non...

Je m'approche de Félix de quelques centimètres pour mieux discerner ses traits. Félix. Il semble troublé. Ses yeux ont l'air d'avoir entrevu un monstre. Il dit :

— J'ai mal à la tête...

— ...

— Allons à la pharmacie...

Dans l'étang, dans l'automne, sur la terre... les minutes sont éternelles. Et avant que le froid n'envahisse ma chair complètement, à l'instant même où tout à coup il fait trop froid, une pensée me vient, la plus belle qui soit : Andelle.



**DEHORS** le vent se lève. Je suis saisi de partout. Mes sens se réveillent, des frissons parcourent mes tripes. Ma peau a ouvert les valves ; le vent me traverse. Mes yeux palpitent comme des cœurs battants, et en moi, quelque chose soupire. Les lampadaires oscillent de la tête, comme des schizophrènes en camisole. Nous refermons la porte derrière. Par là, la nuit est un ventre. Mais j'ai les idées claires. Un état innommable.

Je tiens le chapeau bien en place sur mon crâne, à deux mains. Ne pas qu'il me quitte, ne pas qu'il s'envole.

Les larmes montent, elles sortent de moi comme des lucioles paranoïaques. Elles tournoient, elles vrillent, elles dessinent un dessein. À ma gauche, un buisson frémit de ses feuilles sombres comme l'encre. Je sens naître en moi une nécessité. Des phrases, des flammes. Des mots hurlants de sortir, d'expirer les angoisses et les songes.

Sur ma tête brille une plume de paon, fluorescente dans la nuit obscure.

*Je voudrais me déposer la tête,*  
de Jonathan Harnois,  
composé en Jenson corps 18  
a été mis en ligne  
en juillet deux mil douze.